

leur fut offert, de manière que très vite elles se sentirent *at home*. Parmi les personnes prenant part à ce petit repas familial, se trouvait un jeune homme de la famille, récemment libéré du service militaire, et nommé Patrice L. Son visage était ouvert, sa conversation correcte, mais son éducation semblait certainement beaucoup moins affinée que celle des deux sœurs. Comme celles-ci voulaient se retirer pour prendre possession de leur chambre, Patrice offrit à Marguerite de lui faire voir la ville. Un peu hésitante d'abord, la jeune fille accepta, à condition que sa sœur serait de la partie.

Il ne fut pas difficile, au cours de la conversation, d'apercevoir quels étaient les sentiments du jeune homme au point de vue religieux. Elevé dans la religion catholique, il avait peu à peu, et surtout depuis son séjour à l'armée, abandonné toute pratique religieuse, mais il semblait le regretter, et son âme droite laissait entrevoir qu'un retour, sous une bonne influence, ne serait pas impossible. Marguerite, heureuse de cette occasion d'apostolat, catéchisa si bien qu'elle obtint de Patrice la promesse de retrouver les deux sœurs le lendemain matin à la Messe. Il y vint, en effet, et assista au Saint Sacrifice avec le sérieux d'un catholique convaincu. Voyant ses bonnes dispositions, Marguerite continua son offensive et fit promettre au jeune homme d'aller se confesser et de reprendre la pratique de tous ses devoirs religieux. C'était un succès inespéré.

— Mais, disait plus tard Patrice, je ne pouvais résister à une jeune fille si pleine de foi. D'ailleurs, ajoutait-il, elle a une façon de regarder les gens qui met dans l'impossibilité de lui tenir tête, et un sourire qui emporte tous les obstacles.

C'était ce sourire irrésistible qui, tout en gagnant l'âme de Patrice, avait gagné son cœur et le portait à rechercher de plus en plus la société de Marguerite, tout en lui témoignant un respect presque religieux. Quand elle s'aperçut de ses assiduités, la jeune fille lui déclara honnêtement qu'elle ne cherchait nullement à l'épouser. Mais celui-ci n'en voulut rien croire, d'autant qu'il était encouragé dans ses espérances par M. et Mme Sinclair qui voyant dans ce garçon honnête, laborieux, fidèle aux pratiques catholiques, un parti avantageux pour leur fille, ne lui avaient pas caché qu'ils le verraient avec plaisir devenir leur gendre. Mais Marguerite résistait. Ne caressait-elle pas, depuis longtemps déjà, le projet d'entrer en religion ? Pouvait-elle être infidèle aux promesses faites au Sauveur Jésus dans l'intime de son cœur ? Cette pensée seule lui était insupportable ; aussi déclara-t-elle au jeune homme qu'il n'y fallait plus penser. Mais celui-ci fit valoir que jamais il n'aurait le courage de continuer ses pratiques religieuses si tout appui lui était enlevé, que c'était le pousser au désespoir que de l'abandonner ainsi, qu'il y allait du sa-

lut de son âme. Et voilà Marguerite ébranlée... Elle ne sait plus où est son devoir, et si Dieu ne lui demande pas le suprême sacrifice de sa vocation pour sauver une âme qu'il a pour ainsi dire remise entre ses mains. Au lieu de consulter un directeur éclairé qui, sans doute, lui eût montré sa voie sans hésitation, la jeune fille crut pouvoir s'en rapporter à sa mère, en qui elle avait toujours eu la plus entière confiance, et naturellement Mme Sinclair fut tout à fait de l'avis de Patrice, qui trouvait en elle un très sympathique appui. Seule de son parti, la pauvre Marguerite finit donc par céder, sans conviction et sans ressentir pour Patrice cet honnête amour humain que couronne et sanctifie le sacrement de mariage. Au vingt et unième anniversaire de sa naissance, elle consentit à recevoir du jeune homme un anneau de fiançailles qu'elle ne porta jamais. Son cœur était dans la désolation, et sa grande vertu ne l'amenait pourtant pas à recevoir avec aménité et bonne grâce celui qui croyait maintenant avoir quelques droits sur elle, et qu'inconsciemment elle continuait à chasser de son cœur et de sa vie. Ses frères lui en faisaient de graves reproches, et sa mère, qui maintenant compatissait aux tortures de son âme, lui dit un jour :

— Eh bien ! tu devrais dire franchement à Patrice que tu ne veux pas l'épouser.

— Je l'ai fait, répliquait la pauvre jeune fille, mais il me menace d'un acte de désespoir si je l'abandonne.

Alors le père prit le ton de l'autorité :

— Cette situation ne peut durer, dit-il ; si tu ne veux pas épouser Patrice, dis-le sans hésiter, et brise, car ta façon d'agir me fait honte.

Alors, Marguerite finit par où elle aurait dû commencer. Ayant eu l'occasion de se confesser quelquefois à un Révérend Père Jésuite du Sacré-Cœur de Lauriston, le P. Agius, elle alla le trouver au parloir, lui exposa clairement sa situation et lui demanda si elle pouvait, en conscience, rompre ses fiançailles. Le Père, ému de la détresse de son âme, la rassura pleinement, lui disant qu'elle avait accompli un grand acte de charité à l'égard de ce jeune homme, et qu'il devait lui en être très reconnaissant ; mais qu'elle n'était pas obligée de l'épouser, et que ses fiançailles ne l'engageaient nullement en conscience.

Marguerite, soulagée sentit aussitôt renaître en son âme le grand désir de se donner toute à Dieu, et rentrée chez elle, elle s'empressa d'écrire à Patrice une lettre définitive dans laquelle elle mit pourtant tout son cœur et tout son esprit de foi, pour tâcher d'adoucir la blessure qu'elle causait.

— Vous vous demanderez peut-être, Patrice, lui disait-elle, pourquoi je n'ai pas rompu plus tôt ; mais vous devez vous souvenir qu'il y a un an, je vous écrivis une lettre semblable à celle-ci, et qu'à votre visite suivante, vous me suppliâtes de renoncer à mes projets. J'eus la